

Ruines - *pièce*

| | |
|--|---------------------------------------|
| personnages : <i>Des barbares</i> <i>Le choeur</i> <i>La fille nue</i> <i>Le fils</i> <i>La mère</i> <i>Le peut-être frère</i> | Mai 1996 Association Amphi-Théâtre |
|--|---------------------------------------|

La ville - description

La ville aujourd'hui semble vide de n'avoir jamais eu de population. En être certain. Que ces personnes absentes cela ne dérange pas puisque les murs sont là. Ils sont là raides à celui qui plus haut se fera remarquer donc un peu exister, et ils existent. Où sont ces personnes absentes, dans les ombres des murs, dans les souvenirs des murs. Et les murs sont leurs souvenirs. Les murs cachent les personnes absentes qui se mettent à exister à travers eux. Une existence comme un souvenir au début un peu triste puis plus horribles que l'absence même. Quand de ce silence de ce vent qui chante entre les murs entendre de nouveau les bruits oubliés des pas des personnes absentes, des moteurs de leur véhicule, des vibrations de leur voix, des cris aujourd'hui suspendus des enfants. Tout cela Sprechgesang par le vent conteur de ces légendes. Parce que les murs maintenant parlent de toutes leurs cicatrices et de ce qui les torturent.

Les nombreuses pluies, crachins, giclées, mouillettes, averses, larmes, pissettes, pleureuses, giboulées, grêles, flocons, pellicules, vaches qui pissent, tempêtes, cascades en torrents, toutes les marques humides, douces ou griffantes. Les pluies accompagnées ou non du tonnerre. On se souvient du Tonnerre aussi et de la pluie noire qui suivit.

Quelques rigoles entre les murs que la pluie alimente. Les suivre parce que soif dans l'espoir de voir quelque chose naître et vivre de cette eau. De savoir si elle est bonne. Du plaisir de la sentir fraîche et parfumée des murs et des pierres redessinés après la chute. Du plaisir de goûter la ville. Les pieds nus dans l'eau froide du souvenir qu'on les lave pour entrer. Elle accueille les pieds. Puis courir que l'eau hors des rigoles de nouveau tombe sur les murs et les pierres, les pavés et la terre.

Là l'ombre d'un enfant. Là l'ombre de sa mère qui court le sauver. Il y a tant de photographies d'ombres sur ces murs en attendant le retour des personnes absentes qui les ont oubliées. Là cette ville en ruine où la vie figée.

L'acoustique ici a une importance primordiale, un écho ou du moins l'odeur et le toucher de la pierre humide, les gouttes d'eau.

- La mère -

Je suis la mère. La mère de cet enfant. Je ne peux ne veux le garder m'en occuper. Voilà.

Je suis la mère de cet enfant que je ne peux pas garder pour les raisons que vous savez. Dans les mains de Dieu les vôtres plutôt que celle des barbares même si la mort attend pas loin.

A Dieu plutôt qu'aux barbares.

La lumière change, quelque chose d'un dehors poussiéreux, du mal à respirer avec un sentiment de danger. Elle court, du moins sa respiration court.

Je cours vite, essoufflée. Arrête de te regarder d'en haut. Comme dans un film. Quelle conne. Je ne dois pas m'attacher à cet enfant. A cause des barbares qui le prendront. A cause de ce détraquement du temps aussi. Tout le monde se souvient encore d'avant, tout le monde. Tout le monde ne semble pas vouloir refaire comme avant.

Silence.

- La mère -

Il faut voir ces ruines que je ne reconnais en rien la ville. Avoir trop attendu pour changer. Il me faut abandonner tout ce qui me rattache à. Une nouvelle vie que je quitte cette ville, que je quitte. Cet enfant aussi.

Je me souviens d'avant, oui, je me souviens. Des images claires, je la vois cette ville que je vénérerais comme une fin en soi. Et j'avais confiance en elle comme en mon passé. Quelle conne.

Fin de la mère, elle s'en va.

Lumière comme d'une bougie, ce qui reste d'une église, qui éclaire deux enfants protégés, enroulés dans leurs couvertures. Deux.

Le Choeur de femme entre, un déplacement un peu ridicule. Une d'elle tient un couteau rouge sang, le pouvoir castrateur. Elles leurs regards en danger d'une trop peur des hommes, nourrissent les enfants sans qu'ils les voient.

Les barbares en embarquent un en croyant courir après ils lui courent après cet enfant le saisissent. A aucun moment ils ne voient l'autre enfant ou n'arrivent à l'attraper.

Celui qui reste, Le Fils, devient adulte d'un saut du temps trop théâtral pour être vrai mais vrai.

- Le fils -

Je me souviens vaguement du moment de cette rencontre avec lui mon grand-père. J'avais peut-être douze ans avec mon petit frère, on cherchait de l'eau et de la nourriture. Et les barbares. On a fui les barbares, on courait. Ils l'ont attrapé. Je me suis retourné, je criais non non. Un vieil homme est arrivé derrière moi, sa main sur ma bouche et m'a emmené chez lui. C'était lui mon grand-père. Et il est mort. Comme mon frère avec les barbares, comme lui, loin de la ville en ruine.

L'image se fige Lumière douce sur toute la scène Douce juste entre ce que l'oeil voudrait et ce que l'oeil ne voit plus.

La mère de nouveau Plus vieille plus sale Elle ne voit que son chemin Elle parle aussi parce que seule On n'entend pas clairement ce qu'elle dit.

- La mère -

... Je ne me souviens plus, par contre, quand cette histoire a commencé, non je ne m'en souviens plus clairement. Trop long aussi de reprendre toute ma vie, là, et sans intérêt, surtout quand on veut l'oublier.

Silence.

Le Choeur de femme passe loin, il passe, il est toujours présent et inaperçu comme un oeil voyeur de ce qui se passe sans jamais intervenir.

- Le fils -

Ce n'est pas évident pour moi d'admettre que je suis né d'une femme à une époque où les hommes et les femmes ne vivent plus ensemble parce que plus personne ne vit ensemble, en groupe, parce que cette étrange solitude. Les hommes toujours seuls. Des femmes en groupe, parfois, pour se protéger. Ma mère. Qui ? Une de ces femmes. Sans passé leurs enfants abandonnés pour être seule de leur passé.

L'ombre d'un jeune soldat, pas en cadence, esprit en cadence, tout est cadence dans sa vie.

En ombre chinoise il passe figeant l'image peut-être pendant une seconde mais ce serait encore trop long.

Il crie. Le soldat désarticulé.

- Le peut-être frère -

J'en ai marre de cette mécanique. J'en ai marre de marcher, manger, penser en cadence.

Le fils se roule une clope ou mange ou lit enfin il est paisible. Le Choeur ne bouge pas. Deuxième passage du soldat, il court essoufflé, il arrache les galons de son uniforme, il jette sa casquette, toujours dans l'ombre. Peut-être hystérique, il ne parle plus qu'en criant.

- Le peut-être frère -

Quand je me suis évadé. Là à courir le long des voies ferrés. A passer de villages détruits en villages en ruine. Quelque fois de la vie. Des années à trouver ma ville en ruine. Celle arrachée de ma vie par ces barbares, comme j'étais barbare après, comme je ne le suis plus. La voilà cette ville.

Il entre dans la ville la respire se pose se repose. Le fils aussi peut-être ou il fume encore. C'est le Choeur qui parle. En chuchotant - peut-être chanté - pour ne pas réveiller ce qui va mourir.

- Le Choeur -

De cette ville nous en portons les traces jusqu'au plus profond Là où les hommes toujours ils vont Là où ils ne vont plus aujourd'hui Là où nous n'allons plus avec eux Quelque chose de mort Comme dans cette ville où tout a trop changé pour être vraiment encore vivant

Il y a ces hommes pourtant de qui nous savons la vie du début jusqu'à aujourd'hui et même un peu plus Nous sommes des yeux dans cette ville depuis le début presque le début Ces deux hommes brisés par ces maudits barbares Ils vont se retrouver et nous les aimerons comme on aime des hommes et non plus des enfants Nous les aimerons même si il ne le faut pas Il ne le faut pas Comme quelque chose d'incestueux Nous sommes trop nombreuses à ne pas s'en souvenir de leur passé Ce sont des histoires de vieilles Nous ne sommes plus leurs mères

Silence de femmes qui parlent entre elles.

- Le Choeur -

A nous de décider à nous de choisir si il y aura une suite Et si nous les aimons il n'y aura plus rien à faire Quelque chose d'écrit depuis longtemps parce qu'il faut en finir avec tout ce qui se rattache au passé d'avant que la ruine Il faut en finir ne plus être tenté parce qu'il y avait avant

Lumière plein feu.

- Le peut-être frère -

D'où sortez-vous ?

Il voit les femmes, elles viennent vers lui.

- Le peut-être frère -

Vous... vous pouvez me raconter une histoire comme un Choeur.

- Le Choeur -

La mère qui oublie tous ses enfants dont elle n'est pas toujours la mère Elle qui portait la terrible parole Elle qui faisait et qui vivait de morale Elle qui n'a que des fils Une fille peut-être Que cherches-tu toi fils de rien aux habits de barbares mais à la parole douce de celui qui connaît les histoires des livres Pourquoi t'adresses-tu à nous qui sommes comme cette mère plus lâche juste un peu plus lâche Nous n'aimons pas les hommes et les traces qu'ils nous laissent Va-t'en avant que nous n'arrachions ce à quoi tu devrais tenir.

- Le peut-être frère -

Comme il est glacial leur chant. Je me suis peut-être trompé de monde. Va donc retrouver tes femmes et tes enfants. Il n'y a rien pour moi ici, rien, ils sont tous fous ceux qui vivent dans cette ville. Et je ne sais même pas ce que je recherche. Je croyais que c'était la ville et maintenant que j'y suis, rien. Quelque chose d'autre, quelqu'un d'autre, une femme, ma mère peut-être. Un frère, une soeur. Je ne comprends rien au discours de ce choeur. Les barbares nous disaient toujours qu'on était leurs fils, des bâtards qu'il fallait domestiquer. Et nos mères des indignes qui nous ont abandonnés.

Noir ou autre chose que le temps passe qu'ils se retrouvent qu'ils meurent.

- Le fils -

Qu'est-ce que vous faites ici, pas de la ville, vous ressemblez à une espèce de barbare dégradé ou dégradant, qu'est-ce que vous faites ici, vous êtes trop amoureux pour vivre ici, les femmes ne voudront que votre mort...

- Le peut-être frère -

Vous m'avez tout aussi l'air dégradé que moi et vous êtes ici, aussi. Je suis d'ici il y a longtemps, j'y reviens dans cette ville, dans cette rue, j'y étais avec quelqu'un que je ne connais plus. Je ne me souviens de rien.

- Le fils -

C'est l'histoire de tout le monde, chercher quelqu'un, sa mère, d'autre les enfants de sa mère. Moi je ne peux pas partir d'ici mais il ne faut pas rester ici quand on ne se souvient plus de rien de la vie dans cette ville. Moi j'ai trop de livres ici, trop de cadavres dans ces ruines. Je ne voudrais pas oublier.

Noir puis lumière sur la mère, elle est morte, elle est là morte.

- La mère -

Je courais me vidant à chaque pas d'une charge trop lourde de souvenirs. Et je me disais le couteau dans la main que ces putains de barbares et les hommes aussi apprécieront la lame froide sur leurs testicules. De quoi manger. Mais là ils étaient nombreux, ces barbares. Tous couraient après moi, tous sauf deux, les jambes ouvertes sur une plaie hurlante. " Le premier qui me touche je lui coupe la bite et tout ce qui va avec " j'ai crié. Ils me tiraient dessus. Et comme il faut bien en finir un jour je suis tombée une jambe en sang. Ils m'ont violé un par un, je ne sentais plus rien, je ne sens plus rien. " Même la balle dans la tête je ne vais pas la sentir. Allez, tirez imbécile, une autre vous coupera les couilles, une autre."

Elle tombe, le Choeur s'est approché d'elle pendant qu'elle parlait. Elles l'ont embrassée, elles l'ont aidée à reposer en paix.

- Le Choeur -

Ils étaient là tous les deux, s'embrassant Leur bonheur, il était terrible Leur bonheur C'est la jalousie qui les a tué Pas la jalousie de leur bonheur La jalousie de les vouloir pour soi de les vouloir L'envie d'enfanter d'eux tous les deux C'est cette jalousie qui les a tués A cause de notre nombre Ils sont morts là-bas sur une petite place Ensemble Retrouvés Ils se sont ensemble vidés de leur sang Ici tout est histoire de viol Tout finira par le viol

- Monologue non-dit de la jeune fille -

Je suis la jeune fille que je ne connais ni ma mère ni mon père. Je porte toutes les haines d'avant, celles qui m'ont fait naître.

Et si je suis nue avec ce couteau dans la main, ce couteau de sang.

Je suis celle qui naît et porte sur les épaules quelque chose d'au-delà de moi. Mon histoire je ne peux pas la comprendre, je ne peux pas la connaître. Ni qui mon père parmi tous ceux qui ne veulent pas l'être, ni qui ma mère ce cadavre de femme entre les cadavres de femmes. Que ceux qui ne sont pas mes pères violents celles qui ne sont pas mes mères. Et ne me violent pas moi sans reconnaître de qui. Il y a des choses qui ne se font pas, d'autres qui ne se disent pas. Comme tout ce qui me concerne.

Ce couteau de sang, le geste qui fut le mien avec ce couteau. Là non plus je ne comprends pas. Comment ce sang sur ce couteau, d'où ce sang, de qui. Je ne sais pas d'où vient ce geste ni qui me l'a transmis. Et si les femmes naissent un couteau à la main. Déjà rouge du cordon coupé.

Les lames des femmes sans cesse à couper ce qui les rattachent à leur passé et à leur traces. Et je suis là, nue, avec ce couteau comme la dernière femme à être née, comme la dernière à naître. Les hommes qui disparaissent à ne plus vouloir vivre ensemble. Et les femmes aussi à trop haïr les hommes.